

Carlos Guevara

Pas à savoir *

Ce titre m'est venu avec la lecture du séminaire *Encore* et en particulier du paragraphe qui nous occupe ce soir. J'ai sûrement voulu jouer de l'équivoque entre un point d'impossibilité du savoir – point de non-savoir – et un pas dans le savoir, un pas dans l'élaboration sur le savoir chez Lacan.

Ce pas dans son élaboration sur le savoir, c'est Lacan lui-même qui l'indique à la fin du séminaire. On a vu la dernière fois le tournant qui s'opère dans la conception de Lacan sur le savoir dans le chapitre qui nous concerne, « Le savoir et la vérité ¹ ». La question centrale du chapitre est : qu'est que c'est que le savoir ? puisqu'il nous a déjà montré que la vérité, qui n'est pas toute, impossible à dire toute donc, n'empêche pas d'élaborer un savoir sur la vérité ; l'opération analytique, nous dit Lacan, vise à « interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité ² ». Il nous indique aussi que l'analyse vient révéler qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel.

Pour mon commentaire de ce soir, je me suis appuyé sur deux conférences que Lacan va prononcer en Italie, à Milan plus précisément, juste avant la séance du séminaire en question et dont je recommande la lecture. Il s'agit d'une première conférence, d'après lui un peu improvisée, intitulée « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », et ensuite d'une deuxième conférence, prononcée le lendemain, intitulée : « Excursus ».

* Intervention faite à Paris le 24 janvier 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013.
« Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, séance du 20 mars 1973.

2. *Ibid.*, p. 88.

Dans ces conférences, Lacan déploie une partie des thèses contenues dans le séminaire *Encore*, c'est une sorte de commentaire du travail en cours, avec la particularité de mettre en valeur ce qui du savoir est manifeste dans l'élaboration freudienne de l'inconscient ; une façon de mieux marquer le pas supplémentaire qu'il est en train d'opérer pour ensuite centrer le commentaire sur ce qui s'effectue dans la cure, dans l'opération analytique. Lacan s'applique donc à différencier la théorie qui vise à appréhender le monde avec la prétention de le rendre communicable et la théorie qui est le produit d'une expérience de parole révélant une dimension intransmissible, non communicable de ce qui s'opère dans cette expérience. Il précise que la psychanalyse est une science : « Nous avons fait depuis quelque temps un petit effort pour fonder une pratique du discours qui se tienne. On appelle ça : la science ³. » Cette science, pour tenir compte de l'objet de son expérience – à savoir la parole et sa part non échangeable –, se distingue de la science qui vise cette possibilité, saisir tout le réel et pouvoir le transmettre. Il s'agit donc des deux modes différents d'accès au réel.

La spécificité de la psychanalyse s'initie par son expérience :

« Il est clair qu'il y a des choses qui ne vont pas, et que, ces choses qui ne vont pas, les psychanalystes, saisis par une espèce de folie qui prend son origine dans leur propre expérience, je veux dire dans le temps où ils ont fait eux-mêmes une analyse, ils ont pu s'apercevoir qu'il y a quelque chose qu'on peut faire bouger dans les troubles de la subsistance.

Il est tout de même frappant que ce qu'on peut ainsi faire bouger, on le fait bouger, quand on est analyste, dans un mode d'expérience qui a pour support uniquement la parole ⁴. »

Il met en avant que la parole en question est avant tout celle de l'analysant, l'intervention de l'analyste étant réduite, limitée quant à l'usage et la portée de sa parole, point pivot de son opération :

« C'est là qu'est la question : comment une analyse, c'est-à-dire une technique qui ne procède que de paroles, avec le minimum d'intervention enseignante... Parce que, bien sûr, la parole, on sait déjà, comme ça, à quoi ça sert : c'est la prédication, c'est le bourrage de crâne. Un analyste, ça n'assassine pas son analysant avec des principes moraux,

3. J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », p. 2. Conférence donnée au musée de la Science et de la technique de Milan, le 3 février 1973, parue dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978, En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 58-77.

4. *Ibid.*

ça le laisse parler ; et qu'il y ait là, autour de ça seulement, quelque chose qui s'opère... ça mérite bien quand même qu'on y réfléchisse.

Ça mérite qu'on y réfléchisse, d'autant plus qu'on a bien la notion que dans d'autres champs on a déjà une expérience analogue : à savoir qu'il y a des gens qui ruminent – on appelle ça penser, sans doute à cause du rapport avec la panse – il y a des gens qui ruminent et qui sont arrivés à dire des choses qui ne restent pas au niveau de la capture du simple bon sens, qu'en d'autres termes – simplement, enfin, c'est une référence massive à la science – il est arrivé qu'on se fasse une idée... mais enfin, ceci c'est depuis toujours... qu'on arrive à une idée toute différente de ce qu'on peut appeler le réel ⁵. »

Lacan, pour ainsi dire, s'efforce de déblayer le terrain pour mettre en évidence que toute élaboration de pensée, toute construction, toute idée des choses se formule dans les termes que la langue met à disposition et que cette activité se supporte du fait que la langue est déjà là avant toute construction individuelle : « La langue maternelle est... ce n'est pas nous qui l'avons faite. Elle est là ⁶. »

La découverte freudienne tient compte de cette réalité, Freud découvre que l'inconscient est fait de pensées et que, même quand nous ne savons pas qui pense, quelque part ça pense ! Même quand nous rêvons, nous sommes capables de nous poser la question de savoir si nous rêvons !

Freud met en évidence que le rêve est « quelque chose de pleinement articulé, que le rêve est fait comme une phrase – la phrase d'une demande, d'un *Wunsch*, mais d'un *Wunsch* qui se décompose, qui est articulé, qui se traduit, qui se traite comme une langue, qui se traite dans la langue, et qui, pour des raisons qui sont des raisons d'expérience, est ce que [Lacan a] formulé à dire que l'inconscient est structuré comme un langage ⁷ ».

La règle fondamentale du dispositif analytique, l'association libre, se soutient de cette réalité langagière, l'inconscient est structuré comme un langage, il est fait de la langue et ça parle :

« Alors, dire que Freud, enfin, a énoncé autre chose sinon ceci... c'est que ça parle, ça parle d'abord avant tout autre chose jusques et y compris... avant même que ça se tienne debout, n'est-ce pas, puisque

5. *Ibid.*, p. 4.

6. *Ibid.*, p. 5.

7. *Ibid.*, p. 6.

justement quand on rêve on n'est ni debout, ni couché, ni assis... on rêve et on parle : ça parle ⁸... »

On peut remarquer que l'incidence directe pour le sujet qui vient chez l'analyste et qui s'aperçoit que « ça va tout seul » – qu'on n'a nullement besoin d'y être acteur pour que ça fonctionne – est un changement total de position. L'entrée dans l'analyse est marquée par un changement de position quant au savoir : là où on croyait savoir, un autre savoir se révèle ; là où le sujet croyait commander, il s'aperçoit qu'un autre savoir est aux commandes.

Dès lors, il se produit un décollement opéré par le fait que le langage est ce qui fonctionne d'abord. Lacan introduira l'analogie avec la proposition marxiste sur la valeur d'échange, grâce à laquelle il fait apparaître beaucoup de choses, y compris le concept de plus-value. Il nous fait remarquer qu'il se produit un clivage du fait que tout tourne autour de la valeur d'échange, tandis que la valeur d'usage n'est là que pour qu'on puisse parler de la valeur d'échange.

Lacan interroge donc ce à quoi sert la valeur d'usage – je reprends ici notre débat lors de la dernière séance du séminaire de l'École autour du commentaire fait par notre collègue Nicole Bousseyroux – pour bien marquer que « toute la question est là, justement, c'est que ce qu'on désigne par valeur d'usage [...] ça serait bien la chose capitale, à savoir quelque chose dont on n'use pas comme d'un moyen, mais dont on jouit ⁹ ».

On voit bien ce que notre collègue nous montrait la dernière fois comme étant le tournant dans la conceptualisation de Lacan ; on voit le passage de la définition du savoir comme moyen de la jouissance au savoir comme savoir joui.

Lacan précise que la valeur d'usage de la parole montre bien que sa finalité n'est pas de communiquer : dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance.

Cela étant, il convient de souligner que ces deux valeurs ne sont pas sans articulation. Dans « Excursus », Lacan indique que ce sont les deux versants de la jouissance : « La jouissance est très spécifiquement liée à l'existence du corps [...]. C'est le fait de l'être parlant qu'il puisse y avoir ce que j'appellerai, à proprement parler, abus de cette

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 7.

possibilité de jouissance [...]. Abus ne veut rien dire que spécifiquement jouissance : abus ici est à prendre comme pôle opposé dans ce que j'ai évoqué ce matin des deux versants de l'*utendum* – de ce qui est fait pour servir – et du *fruendum* – c'est-à-dire de ce dont on jouit¹⁰. » On peut dire que la façon dont ces deux versants s'articulent donne consistance à cette définition lacanienne de l'inconscient de la fin du séminaire *Encore* : l'inconscient comme un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*, en précisant que ce qu'on sait faire avec la langue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage.

Pour Lacan, l'interprétation analytique se fait en fonction de la jouissance, il dit expressément : « *C'est ça* dont il s'agit dans l'analyse [...]. *C'est là*, que porte l'intervention de l'analyste¹¹. »

Dès lors, la visée de l'interprétation analytique est de faire apercevoir à l'analysant ce qui se jouit dans sa parole. Tant que l'acte de parole de l'analyste ne s'applique pas à mettre en relief cette dimension de jouissance, il vaut mieux garder le silence.

Cela implique que l'analyste a un savoir qui peut lui permettre d'intervenir à ce niveau. Mais d'où vient ce savoir ? Pour Lacan, cette possibilité tient à la dimension de l'expérience et aucunement à la possibilité d'un savoir transmissible : « [...] l'analyste vaut ce qu'il vaut : c'est-à-dire pas beaucoup mieux que quiconque, n'est-ce pas, à ceci près, qu'il s'est soumis à cette expérience et qu'il lui en est peut-être resté quelque chose. C'est là le point capital¹². »

Il me semble que cette conception du savoir où la valeur d'usage se révèle, où elle prend le pas sur la valeur d'échange, a de multiples conséquences dans la direction de la cure, sur la position de l'analyste, sur le dispositif de la passe. Je veux dire par là, si ma lecture est juste, que la valeur d'usage est celle qui oriente l'expérience au détriment de la valeur d'échange – pas de dialogue donc.

En ce sens, « que peut-on savoir du savoir inconscient ? » est une question à formuler à l'analysant qui va au bout de l'expérience,

10. J. Lacan, « Excursus », p. 4-5. Intervention dans une réunion organisée par la Scuola freudiana, à Milan, le 4 février 1973. Parue dans *Lacan in Italia 1953-1978, En Italie Lacan*, *op. cit.*, p. 78-97.

11. J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », *op. cit.*, p. 7.

12. *Ibid.*

une question pour le dispositif de la passe. On a le privilège ce soir de compter sur la présence d'une « AE », analyste de l'école, qui peut en témoigner.

À ce propos, Lacan s'y réfère au mois de novembre de la même année, dans une intervention au congrès de l'École freudienne de Paris à La Grande-Motte sur la passe, en disant :

« Ce que révèle, et je le dis, uniquement le discours analytique [...] c'est que ce qui vient à la place de la plus-value [...] et que j'ai nommé "plus-de-jouir" est une fonction beaucoup plus radicale que celle de la plus-value dans le discours capitaliste, une fonction de fondement, liée à très précisément [...] la dépendance de l'homme par rapport au langage avec tout ce que le discours analytique permet d'entrevoir, à savoir que si c'est par ce langage que l'homme se trouve séparé, bouché de tout ce qui concerne le rapport sexuel, si c'est par là, qu'il fait son entrée dans le réel, ou plus exactement si c'est par là, et en tant qu'il fait défaut à ce réel, qu'il a une petite chance, qu'il y a ces voies qui lui sont frayées vers un certain nombre de points, qui eux témoignent de la présence même du réel à l'origine de son discours ¹³. »

L'expérience de la passe pose donc un paradoxe : comment témoigner d'un savoir intransmissible, qui ne se prête pas à la communication ? Il est plausible qu'une certaine dévalorisation de l'histoire, et de tout ce qui s'ordonne dans la dimension du sens, est à constater, peut-être au profit de quelque chose qui témoigne d'un savoir qui préserve une part énigmatique.

On a bien posé que la parole, c'est de la jouissance, et de la jouissance qui a un certain rapport avec la jouissance sexuelle, mais l'expérience analytique met en évidence que la jouissance sexuelle ne se prête pas à l'établissement d'un rapport. C'est justement ce dont témoignent les sujets qui font une analyse : ils témoignent du fait que la parole contrevient à l'accord que suppose ce rapport ; ils viennent parler justement de ce rapport qui n'existe pas.

Lacan fait également référence, en guise d'illustration, aux représentations qu'il a pu voir dans les églises italiennes : une exhibition des corps évoquant la jouissance, une jouissance sans copulation.

Lacan nous dit que « l'être parlant [...] se distingue de ceci : c'est qu'il y a quelque chose qui se dérobe le plus, c'est ce rapport

13. J. Lacan, Intervention dans la séance de travail « Sur la passe » du samedi 3 novembre (après-midi), parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 185-193.

qu'il y aurait quelque part, existant, fondamental, et qui serait nom-
mable, et qui définirait le rapport sexuel ¹⁴ ».

Lacan avance que l'expérience analytique met en évidence ce désaccord insurmontable entre les deux partenaires et que c'est cette expérience qui depuis le début a montré que l'être parlant s'identifie en tant que sujet dans la fonction mâle. Dans *Encore*, il affirme que la libido est masculine et que l'ordre du langage articulé répond de cet ordonnancement qui constitue la jouissance phallique. Il éclaire cette question dans sa conférence « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel » en disant : « Il n'y a pas de rapport inscriptible qui puisse se formuler, s'instituer du fait de tout ce qui peut se dire au niveau de cet être, dont vous voyez que ce n'est pas pour rien qu'en hésitant à l'appeler l'homme, je ne le situe que dans ce rapport – lui sûr et certain rapport de jouissance qu'il a à l'endroit du langage. Toute sa jouissance en est littéralement commandée ¹⁵. »

On peut donc déduire que l'inconscient comme chaîne articulée se situe du côté de la jouissance phallique mais qu'il reste une jouissance qui dépasse la jouissance phallique. Cette jouissance échappe à l'opération de la chaîne signifiante. Lacan situe ce versant de la jouissance du côté d'une jouissance supplémentaire.

Dans le séminaire *Encore*, il énonce que c'est seulement dans le registre de la jouissance phallique que la femme peut se situer comme toute et, donc, avoir un inconscient. Il faut bien noter que cette formulation implique que la part de la jouissance qui correspond au côté femme n'est pas incluse dans cet inconscient articulé. D'où la question sur cet autre inconscient, son inconscient à elle. Freud avançait comme réponse qu'il s'agissait d'« un continent noir », d'où la réflexion de Lacan selon laquelle cet inconscient « ne lui fait pas la partie belle ».

Avec le pas de Lacan, si je reprends mon fil de tout à l'heure, on peut faire l'hypothèse, je crois, que ce produit qui est l'analyste implique un aperçu dans l'expérience analytique des limites de la jouissance phallique et de cet au-delà. L'analyste dans son acte rend possible et *positif* l'accès à ce savoir énigmatique, non transmissible, et, du coup, fait émerger la dimension singulière d'un *parlêtre*.

14. J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », *op. cit.*, p. 9.

15. *Ibid.*, p. 10.